

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

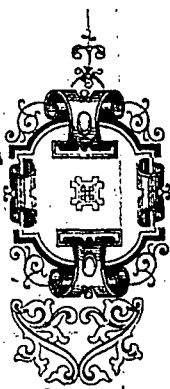
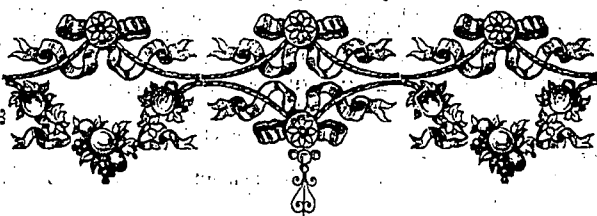
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



L A

GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

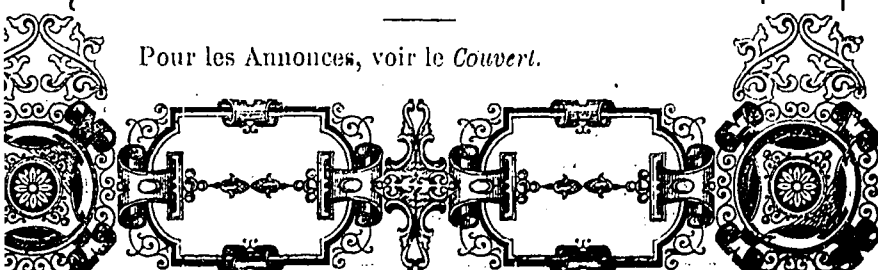
Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Vol. IX 15 Juillet 1878. No. 13

Sommaire

	PAGES.
Littérature.	
Le Bon Fils (<i>Suite</i>).....	197
Histoire.	
l'abbé RICHAUDEAU.....	203
Histoire de l'Eglise (<i>Suite</i>).....	201
La Mère Marie de l'Incarnation (<i>Suite</i>), par	
Rédaction.	
Les Lectures, (1er article) <i>Suite</i>	205
Locutions proverbiales.....	208
Variétés.....	208
Abonnements payés.....	208

Pour les Annonces, voir le Couvert.



La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 12 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 300 pages de matières variées, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—**Une Piastre** par Année, y compris les frais de poste.
~~est~~ Payable d'Avance. ~~est~~

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

Bulletin des Annonces.

Comme la *Gazette des Familles* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le Couvert de la *Gazette des Familles* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

EN FIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, *rent à la portée de toutes les bourses.*

LES

Meilleurs Instruments

AUX PRIX

LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues

de la Maison

" CORNISH. "

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coûtera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour, s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent avant que vous n'ayez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & Cie.

Washington, New-Jersey.

LE PAPE LEON XIII

*Elu par le Conclave comme le
digne successeur de Pie IX.*

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presque au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Editeurs, Cincinnati, O.

Abonnement.

\$1

Par Année

FOI et PATRIOTISME.**LA**

Paraissant les

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.**Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.**

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques
de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières,
de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Littérature.**LE BON FILS.***(Suite.)*

VI.

—Je me charge, reprit Franck, de vous conduire au village qu'ils habitent ; ma petite carriole est en bon état, elle vous épargnera bien de la fatigue. Chemin faisant je vous rapporterai l'histoire de mon enfance. Je ne puis vous le dire en ce moment ; Marguerite nous appelle, et je suis d'avis de ne jamais laisser refroidir un souper.

On se mit à la table, et la gaieté la plus franche régna pendant le repas. José parla de ses montagnes, Franck de ces champs, Marguerite de son ménage, et les

enfants de leurs jeux ; de sorte que le sommeil fut évoqué très-tard dans la chaumière.

Le lendemain, à sept heures précises, un excellent déjeuner commençait la journée ; à huit heures et demie Franck et José montaient dans la verte carriole. Le cheval qui les conduisait n'était pas un léger coursier, et Franck put à son aise raconter en ces termes l'histoire annoncée la veille.

“ Je naquis à Strasbourg, de parents aisés. Fils chéri, je devais goûter auprès d'eux la paix et le bonheur ; mais j'eus le tort de lier amitié avec des enfants libertins qui m'entraînèrent avec eux dans le désordre. J'avais quinze ans lorsque trois de mes camarades me proposèrent de quitter Strasbourg afin de voyager au loin librement et gaiement. J'acceptai avec transport, car j'étais las des reproches de

mon père, et bientôt nous partîmes, emportant une somme d'argent considérable provenant des vols que chacun de nous avait commis dans sa famille.

“ Pendant plusieurs jours, nous menâmes une vie fort agréable, faisant peu de chemin, nous arrêtant à chaque auberge, vivant en princes. A force de puiser dans la bourse commune, nous la vidâmes promptement, et nous fîmes très étonnés, un matin, de n'y plus rien trouver.

“ Plus d'argent donc, et ce pendant de l'appétit, beaucoup. Il fallait le satisfaire, et nous nous jetâmes, affamés, sur la propriété d'autrui, pommes, cerises, œufs, fromage, viande, tout était convoité, enlevé parmi nous. Quand nous avions fait suffisamment la guerre dans un endroit, nous allions dans un autre. Nous vécûmes ainsi quelque temps.

“ Jusqu'ici, notre mise assez décente nous avait servi de passeport ; on nous voyait passer sans soupçon. Mais lorsque les haies eurent tiré nos vêtements en lambeaux, nous devînmes l'objet du mépris général, et les noms de mendiants, de voleurs, dont on nous gratifia plusieurs fois, nous avertirent que nous devions nous tenir sur nos gardes, et n'attaquer qu'avec prudence. Malgré

cela nous ne pûmes nous soustraire à toutes les alarmes.

“ Perchés, un jour, sur trois cerisiers bien garnis, nous déjeunerions chacun de notre côté aux dépens du propriétaire, lorsque tout à coup parut un garde champêtre au-dessous de nous. Nous saisis tous trois à la fois était chose impossible ; aussi nous engagea-t-il à descendre successivement. Personne ne répondant à l'appel, il se mit en devoir de nous chasser lui-même du poste que nous conservions en tremblant. Il commença l'attaque par moi, et, se hissant contre l'arbre, il était déjà possesseur d'une de mes jambes, qu'il tirait de manière à l'enlever de mon corps, quand mes deux camarades se précipitèrent à bas de leurs retraites. A cette vue, il lâche prise, court après eux, et attrape le plus paresseux.

“ Vous concevez que je n'attendis pas son retour : bientôt j'eus rejoint l'ami échappé comme moi au danger.

“ Nous ne revîmes plus le malheureux prisonnier, et nous allâmes chercher fortune ailleurs.

“ Cependant cette vie vagabonde me déplaisait fort. Le beau temps était passé : il ne nous restait plus que l'inquiétude, l'effroi, l'indigence. Je regrettais vivement le toit paternel, et j'aurais été me précipiter aux genoux de mes parents, pour obtenir mon

pardon, si la crainte de mon compagnon ne m'eût retenu. Il avait acquis sur moi l'empire que donne la force, et il en abusait étrangement, comme il arrive d'ordinaire. Il me jetait toujours le premier en avant ; il me commandait les expéditions les plus dangereuses, tandis que lui jouissait du fruit de mes coupables travaux. J'étais donc son esclave. Mais, à la fin, mes chaînes devinrent insupportables ; je lui déclarai que désormais il n'aurait de pain que celui qu'il gagnerait comme moi à ses risques et périls.

Il s'étonna peu de ma soudaine résolution, et me répondit que je pouvais agir comme bon me semblerait, mais que je m'en repentirais.

“ Ce jour-là, nous obtînmes d'un fermier la permission de coucher dans une grange. C'était un bonheur que nous n'avions pas toutes les nuits, et je profitai largement du sommeil dans lequel je tombai. Jugez de ma douleur lorsque, me réveillant fort tard, je me vis privé de mes vêtements. Mon compagnon, qui les avait trouvés meilleurs que les siens, avait opéré, je ne sais comment, un changement total dans ma toilette ; de sorte que j'avais ses guenilles, tandis que lui se pavanait alors dans les champs avec mes habits encore propres,

malgré les diverses brèches que les épines y avaient faites.

“ Le fermier étant entré en ce moment, je lui dis mon infortune en versant des pleurs de rage.

“ — Ne t'afflige pas ainsi, me répondit-il ; tu auras tort de regretter ton coquin d'ami. Il vient de me jouer un tour charmant. Ce matin, de bonne heure, il s'est introduit dans l'étable, où il s'est amusé à traire mes vaches ; puis, quand il eût satisfait son goût pour le lait, il a tourné son appetit vers les œufs de mes chères poules. Muni d'une douzaine nouveau-pondus, il est rentré dans ma cuisine pour les faire cuire, sans plus de façon. Jeanneton, étonnée de sa hardiesse, lui en ayant demandé la cause, il lui a répondu, avec beaucoup de sang-froid qu'il obéissait à mes ordres, assurant que je l'avais prié d'apprêter un déjeuner commun.

“ La bonne fille le crut, et poussa la complaisance jusqu'à lui permettre d'aller dans le jardin pour cueillir quelques fruits que sans doute j'avais encore demandés ; mon drôle a lapé tout mon vin, dévoré l'omelette, puis s'enfuit, emportant avec lui cinq francs que Jeanneton avait posés sur la table, et la moitié d'une volaille exquisite dont il ma laissé la tête. Tu vois que le glouton sait amasser des provisions, et qu'il

n'y a pas à s'inquiéter de lui. Si tu veux à ton tour goûter les œufs de mes poules, tu le pourras, en travaillant ; mais auparavant, dis-moi qui tu es, et d'où tu viens.

“ Je lui avouai mes fautes sans détour, et il me promit de me garder chez lui jusqu'à ce que j'eusse gagné de quoi retourner dans ma famille, à laquelle j'écrivis mes regrets, sans désigner le lieu où j'étais alors.

“ Je fus donc employé aux champs. Le travail était rude, mais le pain bon. Mon salaire était peu de chose, mais il venait à propos remonter ma garde-robe. Enfin j'eusse bientôt revu mes parents sans la soudaine apparition de mon ancien compagnon.

“ Un jour que je labourais la terre avec ardeur, je vis venir à moi un jeune homme pâle, et sans vêtements, pour ainsi dire : c'était mon malheureux ami.

“—Quoi ! s'écria-t-il en m'abordant, tu as osé m'abandonner ainsi ?

—Il me semble, lui répondis-je, que c'est toi qui m'as délaissé.

“—C'est vrai ; mais, pourquoi n'es-tu pas venu me rejoindre ? Au reste, tu as agi prudemment ; tu dors en paix ; tu as des vivres en abondance, et moi je couche, chaque nuit, sur la terre nue, je suis sans cesse poursuivi par la faim et les gardes champêtres. Que je te félicite d'avoir le cou-

rage de travailler ! Mais n'auras-tu point pitié de ma misère ?

“ Je lui offris mon pain, qu'il dévora. Il prit ensuite ma bêche, avec laquelle il abattit une grande quantité de fruits.

“—Qu'elles sont rares ici ! dit-il en mangeant trois belles poires. Celles-ci sont délicieuses, et je ne puis résister au désir d'en prendre encore une.

Il en cueillit six nouvelles.

“—Il faut, continua-t-il, que tu sois mon ange tutélaire. Tu n'as pas l'intention de demeurer en ce pays : hâte-toi d'amasser une somme suffisante pour que nous retournions ensemble à Strasbourg. En attendant, ta me nourriras, sans me dire à ton maître qui me garde sans doute rancune pour une volaille et une pièce de cinq francs que je lui ai empruntées.

“ Soit faiblesse, soit pitié, je consentis à tout. Je vêtis mon compatriote, je le nourris, le logeai chaque nuit, et lorsque j'eus réuni les fonds nécessaires pour notre voyage, je partis avec lui.

“ Il s'était chargé de me guider et je dus me féliciter de sa bonne conduite pendant les deux premiers jours. Hélas ! j'ignorais sa fourberie, dont je fus la dupe. Loin de me diriger vers Strasbourg, il m'avait fait prendre une route tout opposée, et, ayant eu l'adresse de saisir de ma bourse et de mes hardes, il disparut, me

laissant seul dans le bois où je m'étais endormi, fatigué de la chaleur. Ce bois était celui-là même où vous vous reposâtes il y a six ans.

“ Comme vous je me perchai la nuit sur un arbre ; mais, plus infortuné, je fut découvert et emmené par des voleurs dans un infâme repaire. Vous dire tout le chagrin que j'éprouvai serait trop long. Abreuvé d'amertume, en proie aux plus cruelles alarmes, je finis cependant par m'habituer à mon sort, aux dangers dont j'étais environné et aux fêtes souterraines dans lesquelles, bien souvent, un coup de sifflet venait jeter l'épouvante.

“ Vous savez maintenant comment j'ai rompu mes liens, et de quelle sorte la Providence m'a rendu à la société.

“ J'ai fait dernièrement un voyage à Strasbourg, pour obtenir pardon de ma mère, qui est morte consolée dans mes bras. J'attends mon vieux père, que j'ai décidé à venir habiter avec moi.

“ J'ai appris que le premier compagnon de ma fuite, rentré promptement dans le devoir, vivait heureux avec ses parents. Quant au second, cause de mes longs égarements, il gémit le reste de sa vie aux bagnes où l'a conduit la paresse. La douleur a fait mourir et son père et sa mère.”

Frank avait terminé son récit ;

quelque temps après il guidait sa carriole dans les rues du beau village où demeurait monsieur et Madame Duroc.

(A Continuer.)

Histoire.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XLI.—SAINT DOMINIQUE.—LES
ALBIGEOIS.—LE ROSAIRE.

S. Dominique est contemporain de S. François. Les deux saints se rencontrèrent un jour à Rome ; et, sans s'être jamais vus, le père Séraphique (S. François) et le père Apostolique (S. Dominique) se reconnurent tout de suite et se tinrent longtemps embrassés.

Dominique naquit en Espagne, de l'illustre famille des Guzman. Son père et sa mère étaient des chrétiens exemplaires, et l'on peut dire qu'il suçait la piété avec le lait.

Il entra jeune dans la carrière sacerdotale, devint chanoine d'Osma et accompagna, dans le midi de la France, son évêque chargé par le pape Innocent III de travailler à la conversion des Albigeois.

On appelait ainsi un grand

nombre d'hérétiques dont les erreurs se rattachaient à l'antique secte des Manichéens et qui faisaient la guerre à toute autorité religieuse ou civile.

Ces hérétiques constituaient, pour les États où ils s'étaient introduits, un péril considérable et permanent; et l'on ne saurait sans injustice accuser les papes, les évêques et les rois qui les combattirent, les uns par les armes spirituelles, les autres par les armes matérielles.

Innocent III jugea avec raison qu'il y avait là pour la société chrétienne un danger égal, sinon plus redoutable encore que celui que lui faisait courir l'islamisme, et la guerre contre les Albigeois fut par lui qualifiée de croisade et de guerre sainte. Contre ces troupes de pillards, d'assassins et d'incendiaires, contre le cruel et hypocrite Raymond, comte de Toulouse, qui par ambition s'était mis à leur tête, une armée nombreuse fut réunie; et à sa tête fut placé l'un des plus admirables, mais l'un des plus méconnus et des plus calomniés capitaines dont l'histoire ait gardé le souvenir: Simon de Montfort.

S'il eut quelquefois recours à de terribles exécutions, il faut ne point oublier que de semblables ennemis ne se soumettent pas par la douceur.

D'ailleurs Dominique fut toujours et absolument étranger à

ces mesures de rigueur. Ainsi que son évêque, il consacra son temps, ses efforts, ses larmes à la conversion des hérétiques et de ceux des croisés qui ne s'étaient joints à l'armée que pour y mener une vie de désordre.

C'est alors que, sans s'être entendu avec St. François, il conçut et exécuta un dessein analogue à celui du patriarche d'Assise.

Dominique eut tout de suite des disciples. Il les forma en société; il les voua à la pauvreté, surtout à la prédication. C'est pourquoi on les appela Frères Prêcheurs.

Bientôt leur règle fut approuvée par le Souverain Pontife; et ils sont demeurés depuis six siècles parmi les plus ardents et les plus féconds ouvriers dans le champ du père de famille.

De nos jours, les Dominicains ont été rétablis en France par le P. Lacordaire, qui a longtemps occupé la chaire de Notre-Dame de Paris, et qui a laissé la réputation d'un des religieux les plus mortifiés et des hommes les plus éloquents de notre siècle.

S. Dominique aussi était mortifié; il était éloquent.

Il convertit pourtant plus d'âmes encore par sa charité que par son éloquence. Surtout, sentant combien l'homme est faible, il voulut avoir recours à celle qui a sur le cœur de Dieu un pouvoir presque absolu, puis-

qu'elle est sa mère : à la glorieuse Vierge Marie.

Il établit cette belle, cette admirable dévotion du rosaire.

Tous les chrétiens ne sont pas capables de méditer ou de faire oraison. Tous ne savent pas lire. Tous peuvent dire et redire le *Pater*, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous a enseigné ; l'*Ave Maria*, cette courte prière née de la collaboration de l'ange Gabriel, de sainte Élisabeth et de l'Église.

Dominique imagina donc une sorte de collier composé de grains, eux-mêmes divisés par dizaines.

Les cinq premières dizaines se récitent en l'honneur des cinq MYSTÈRES JOYEUX de la vie de Notre-Seigneur, auxquels mystères la sainte Vierge a été associée. Ce sont : l'*Annonciation*, la *Visite à Elisabeth*, la *Nativité de Notre-Seigneur*, la *Présentation*, *Jésus retrouvé au temple*.

Les cinq secondes dizaines se rapportent aux MYSTÈRES DOULOUREUX : l'*Agonie au jardin des Oliviers*, la *Flagellation*, le *Couronnement d'épines*, la *Rencontre de Jésus et de Marie sur le chemin du Calvaire*, la *Mort de Jésus sur la croix*.

Les cinq dernières dizaines ont trait aux MYSTÈRES GLORIEUX : la *Résurrection*, l'*Ascension*, la *Descente du Saint-Esprit*, l'*Assomption*, le *Couronnement de Marie dans le ciel*.

Dieu seul sait le nombre infini d'âmes qui ont été instruites, consolées, fortifiées par la récitation attentive et pieuse du scapulaire, ou du chapelet qui en est la partie.

Après avoir fait de nombreux miracles, opéré d'innombrables conversions et vu ses disciples se répandre dans tout le monde catholique, S. Dominique sentit qu'il allait mourir... Au moment où ses frères en étaient à ces mots des prières des agonisants : *Subvenite, sancti Dei ; occurrite, Angeli*, " Venez à son secours, saints de Dieu ; anges du ciel ; venez à sa rencontre, " il s'endormit dans le Seigneur.

(A continuer)

LA MÈRE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE XII.

(Suite.)

Telle fut la conduite qu'il tint à l'égard de cette jeune personne. Il se servit des créatures pour la détacher des créatures, d'un mondain passionné d'amour pour la chasser du monde, en quelque sorte, et la forcer de se réfugier elle-même dans l'asile où sa tante désirait la voir entrer, mais

qu'elle n'eût pas osé lui proposer. Ce n'était pourtant pas la transformation que la sainte Mère demandait à Dieu par tant de prières, et qu'elle s'efforçait de mériter par tant de sacrifices. Sa nièce était dans un monastère ; mais elle n'y était que corporellement : ses pensées, ses désirs, ses affections, son âme tout entière était restée dans le monde, dont toujours elle rêvait les fêtes et eût voulu savourer les jouissances.

Son cousin cependant qui, lui aussi, priait pour elle, avait essayé de lui inspirer des pensées plus sérieuses. "Au moment de sa profession, c'est-à-dire au commencement de l'année 1642, il lui écrivit, dit Martène, une grande lettre de quatre pages, la plus touchante et la plus pressante du monde, pour lui persuader de quitter les vanités du siècle et d'embrasser la vie religieuse. Elle était pour lors en pension chez l'un des premiers magistrats de la ville, qui lui déroba cette lettre ; et lorsqu'il la voyait se livrer aux joies et aux divertissements qu'une jeune personne de son âge a coutume de rechercher, il prenait plaisir à lui en lire les passages les plus propres à la toucher. Elle faisait l'esprit fort ; mais, malgré sa résistance, il arrivait que ces vérités produisaient sur elle de fortes impressions ; et il y a bien de

l'apparence que les exhortations du cousin, jointes aux ardentés prières de la tante, contribuèrent beaucoup à la détacher des vanités du siècle et à lui faire embrasser la profession sainte dont elle remplit aujourd'hui les devoirs avec une très grande édification. (1)"

On voit que Dieu l'attaquait de toutes parts à la fois, et que sa miséricorde était enfin gagnée par la généreuse charité de la Mère Marie de l'Incarnation qui, au pied de son crucifix, avait consenti à porter toutes les croix possibles pour sauver cette âme. C'est pourquoi elle écrivait plus tard à son fils : "Notre Seigneur m'ayant donné pour vous et pour elle un amour tout particulier, et un désir extraordinaire de votre salut, je ne pouvais vivre vous voyant dans le monde, où l'on court risque, tous les jours, de se perdre. Il me semblait alors que j'étais chargée de votre salut et du sien : ainsi ne vous étonnez pas si j'ai tant souffert pour vous et pour elle.... Vous êtes les deux personnes dont j'ai voulu parler, et quand il m'eût fallu souffrir jusqu'à la fin du monde pour vous gagner à Dieu, j'avais pour cela une vocation puissante que me donnait la divine Majesté. Je tiens toutefois que vos vocations à son saint service viennent de

(1) Vie du Vénérable Père Claude Martin.

son pur amour et de son élection gratuite. A lui seul donc en soit la gloire dans le temps et dans l'éternité."

(A continuer.)

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 15 Juillet 1878.

LES LECTURES.

1^{ER} ARTICLE.

(Suite.)

Venons aux *Faits-Divers*. En un style toujours digne des sujets, le chroniqueur tient son public au courant des faits et gestes de la ville et de la province.

C'est là qu'on apprend la construction des boulevards : l'édification des théâtres et des églises, etc. On y apprend aussi que l'administration toujours bienveillante a concédé un emplacement pour la statue de Voltaire. Ici s'insinue une brève appréciation du patriarche de Ferney. Le sire est bien un peu drapé : mais en somme l'alinéa se termine doucement. "En laissant de côté tout esprit de parti, on peut dire que Voltaire fut un homme aimable. Il eut plusieurs qualités

et beaucoup d'esprit." C'est le mot de la fin.

Vient ensuite la chronique des théâtres, qui est généralement abondante. On parle des succès ou des mécomptes de l'auteur ; des applaudissements donnés au talent des acteurs ou des actrices ; des triomphes de la Patti, et des espérances fondées sur Mlle Krauss. Les vaudevilles sont critiqués, et si une œuvre quelconque a fait du bruit sur les tréteaux, elle est analysée. C'est par ce moyen que le lecteur peut connaître en détail la pièce de M. Victorien Sardou, laquelle, rejetée d'abord par la censure sous le nom de la Religieuse et de la Dévote, a passé sous celui de Séraphine, et obtenu de vives sympathies.

Séraphine est une femme pieuses, occupée de bonnes œuvres, enrôlée en différentes confréries et très-avide de sermons : ce qui ne l'empêche point d'être mondaine et adultère, et de vouloir forcer au cloître sa fille qui n'y consent pas. On voit aussi sur la scène le directeur de Séraphine, bon prêtre et épicurien consommé.

Le journal illustré estime qu'à la vérité l'œuvre contient certaines exagérations. Il dit néanmoins que le fond des caractères est vrai : les situations heureuses les couleurs, vives : l'œuvre *magistrale*. Et cette appréciation

est donnée sans violence, avec douceur, et sous une belle forme d'impartialité.

Ce léger aperçu fournit une idée générale des feuilles en question. Comme elles sont nombreuses, on y trouvera du plus ou du moins et des nuances variées. Mais le fond est toujours et partout à peu près le même. Il consiste en beaucoup de frivolité, peu de talent, point de religion, une fausse morale.

Et pourtant parce que ces journaux conservent un ton modéré; et n'affectent point une impiété éhontée: parce qu'ils sont à la mode, quantités de femmes chrétiennes s'imaginent qu'elles peuvent les lire ou les faire lire, et non point une fois, mais plusieurs, mais habituellement. Elles pensent qu'aucun péril n'est là pour les convictions, pour l'intégrité de leur vertu, pour la pureté de leur foi. Dieu veuille les détromper!

Il y a un danger sérieux, et mieux vaudrait souvent lire des journaux franchement mauvais. Là, au moins, le mal est à découvert et sa propre difformité fait qu'on s'en éloigne. Mais ici il trompe, hypocritement, déguisé sous une figure qui n'est pas la sienne. Ici le faux, mêlé au vrai s'insinue à sa faveur jusqu'à l'insintelligence. C'est le poison répandu dans une liqueur agréable. L'âme l'absorbe avec plaisir; et

peu à peu elle en est pénétrée. Et lentement, mais sûrement, le venin accomplit son œuvre destructrice, protégé par une fatale illusion. La triste victime se regarde encore comme pleine de vie, quand déjà elle est bientôt consumée tout entière. Elle se croit encore de la vertu, et n'en conserve plus que les apparences. La foi ne tarde pas à chanceler, et le courage à défaillir: c'est l'approche de la mort.

On dira peut-être ce tableau forcé: et il ne l'est nullement; L'énergie de ce poison est telle, et plus d'une âme qu'il a conduite à sa perte en rendrait un lugubre témoignage. Que s'il n'a pas toujours ces suites entières, rendons-en grâce à Dieu qui a mis à côté du mal des remèdes pour en diminuer l'efficacité. Les bonnes lectures, les prières, les sacrements ont servi de contre-poisons. Il n'en reste pas moins vrai que l'âme a souffert: et qu'au lieu de se sentir libre et vigoureuse pour la pratique du bien, mille fois elle s'est trouvée esclave de l'esprit du monde, sans énergie pour combattre, sans force pour souffrir, sans cœur pour aimer. Quelle descende dans sa conscience et qu'elle juge si certaines lectures n'ont été pour rien dans cet affaiblissement.

Au-dessous des journaux illustrés sont les petits journaux, dont

il faut dire un mot. Ce que sont les premiers pour les classes plus élevées, les autres le sont pour les classes inférieures. Rédigés sur le même plan et dans le même ordre d'idées, ces deux espèces de publications n'ont de différence que dans le ton qui est proportionné à la nature des lecteurs.

Le peuple, tel que l'ont fait ou tendent à le faire les modernes ennemis de tout ce qui est bon, est une multitude avilie, dépourvue de nobles sentiments, et livrée aux honteuses passions de l'égoïsme et de l'orgueil. Ce sont ces penchants que la petite presse a pour mission de satisfaire et de développer. Elle le fait avec une incroyable audace, et chaque jour elle jette en pâture à la foule sa littérature infecte. Là aussi on parle de la religion et de la morale, mais c'est pour les détruire ; là aussi on parle de l'histoire, mais c'est pour la fausser ; là aussi il y a une chronique, mais c'est le récit amusant des attentats commis contre la pudeur, l'honnêteté. Là on ricane de tout ce qui est consacré et digne de respect. Et néanmoins on y voit encore la même politique signalée plus haut. Et toutes ces choses sont exprimées avec un ton affecté de modération qui puissent les faire prendre au sérieux par

les ignorants lecteurs. On flatte la populace, et on l'attire par de grands mots qui la trompent. Elle se précipite avec avidité sur ces aliments immondes où elle puise sa vie, et intellectuelle, et religieuse, et morale.

Or les petit journaux ont des millions de lecteurs, ils s'introduisent dans les ateliers, dans les bibliothèques populaires et dans les familles d'ouvriers. Plusieurs gens de bien sont assez aveugles pour en faciliter la propagation. Et l'on voit des femmes et des jeunes filles les dévorer avec ardeur. Leur intelligence s'obscurcit, et leur cœur se corrompt. Et ainsi, tandis qu'en haut il se forme une classe de libres-penseurs savants, en bas il s'en forme une autre : celle des libres-penseurs ignorants. La dépravation des uns vaudra la dépravation des autres.

Quel est, en face de ce fléau grandissant, le devoir des femmes et des mères de famille chrétiennes ? Si elles lisent ces journaux, qu'elles les rejettent. Si elles ne les lisent pas, qu'elles usent de toute leur influence pour les faire rejeter autour d'elles : dans leur maison par les personnes qui leur sont soumises : dans la mansarde où la charité leur donne accès, par la pauvre femme qui prend sur le nécessaire pour acheter le dan-

gereux poison ; partout en un mot où peut s'étendre leur action. Ce n'est pas tout. Elle doivent encore prier ardemment pour tant d'âmes exposées ; elles doivent conjurer la miséricorde divine d'apporter à des calamités si désastreuses, des remèdes puissants et efficaces.

L'abbé PETIT.

(A continuer.)

Locutions proverbiales.

C'est un our mal léché.—On a cru longtemps sur la foi d'Aristote et de Pline le naturaliste, que les oursons naissaient infirmes et que leur mère corrigait leurs défauts en les léchant ; c'est de cette opinion qu'est venue cette expression erronée, par laquelle on désigne un homme mal fait et grossier.

Trop gratter quit, trop parler nuit.—Il faut résister aux démanagements de la langue, comme à celles de la peau.

Avoir de la corde de pendu.—Chez les Romains le peuple croyait que la corde qui avait serré le cou d'un pendu possédait plusieurs vertus merveilleuses ; cette croyance existait même encore chez nos bons aïeux.

Jeter de la poudre aux yeux.—Allusion à la poussière soulevée

dans le stade par les pieds du coureur qui gagnait ses concurrents de vitesse ; ainsi certaines personnes, par de belles paroles, vous empêchent de voir clair dans les choses qu'ils veulent faire tourner à leur avantage.

C'est une poule mouillée.—Cela se dit d'une personne timide, peureuse, parce qu'une poule, lorsqu'elle est surprise par la pluie, se tient à l'écart sans remuer, comme dans une espèce d'abattement.

Variétés.

Une femme bien que sur le retour est encore belle, seulement elle est singulièrement acariâtre.

On disait à son mari :

—Comme, votre femme est bien conservée !

—Oui, répondit-il, dans du vinaigre.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1878.

Messire M. Durocher, St. Hyacinthe.....	\$1.00
Mr. Jérôme Boucher, Québec.....	1.00
" O. Dufresne, St Alban,	1.00
" L. D Daigneau, Hull (Acc).....	0.50
" Léon Beaudry. Hull (Acc).....	0.50

A
P
C.
de
pa
ni
—
V
Me
I
Wi
cou
tair
Mo
Che
Mar
nets
Par
la S
avec
Ils
raba
exéc
faiso
de l'
L.
son
1.
blab.
cous
2.
point

TROISIÈME ANNÉE.

LE

ABONNEMENT

\$2

Par Année.

FOYER DOMESTIQUE,

PARAISSANT

le
JEUDI.

Journal Religieux, Littéraire, Historique et Agricole.

Chaque numéro renferme 12 pages de matières à lire, double colonne, comprenant des *Récits, Voyages, Causeries, Littérature*, etc., etc.

Ce Journal est particulièrement destiné à propager la bonne littérature au sein des Familles catholiques, et il est rédigé en vue d'éclairer et de plaire tout à la fois, par une série de lectures variées.

Mr. E. GERVAIS, ex-Zouave Pontifical, en est le Rédacteur-en-Chef.

UN MORCEAU DE MUSIQUE CHAQUE MOIS.

On s'abonne chez les Agents spéciaux, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

On peut fournir tous les numéros des deux premières années.

Machines à Coudre

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862), Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).

Les Machines à Coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des Couturières, modistes, Tailleurs, Manufacturiers de remises, Collets, Basques, Manteaux, Antilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien Soie, la Toile, la Laine et le Coton, ce du fil de soie, de coton ou de toile. cousent, piquent, plissent, ourlent, pignent, cordent, braident, bordent et découpent toutes sortes de coutures, sans un beau point sur les deux côtés l'article cousu.

Les qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.

2. Force, fermeté et durabilité du fil, qui ne s'effilera ni se découdra.

3. Economie du fil.

4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.

5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.

6. Simplicité et perfectionnement de construction.

7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays, avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou en traite doit accompagner l'ordre. Cependant les Machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de Machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prête à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement. Pour notre fidélité à cet égard, nous en appelons aux milliers qui se servent de nos Machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent :

Nos. 1 et 3, Place d'Armes, Montréal.

LE
PORTRAIT DE Mgr. CONROY

Délégué Apostolique en Amérique,

Est en vente aux bureaux de la *Gazette des Familles*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

HISTOIRE
DES
INSTITUTIONS CHARITABLES
DU
CANADA.

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1^{re} Livraison est maintenant en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à
STANISLAS DRAPEAU.

Les Machines à Coudre
"SINGER,"

281, Rue Notre-Dame,

MONTREAL.

La nouvelle *Machine à Coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871 la vente fut de.....	181,260
En 1872 do do	219,758
En 1873 do do	232,434
En 1874 do do	241,679
En 1875 do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non-seulement pour l'étendue, et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points; et le moment d'après, cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlleur* et *Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée extra*, et des *Instructions* pour se servir de la Machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos Circulaires illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des Machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'ADRESSER A L'AGENT :

281, Rue Notre-Dame,
MONTREAL.